
Gilles Séraphin (dir.)

Religion, guérison et forces occultes en Afrique

Le regard du jésuite Éric de Rosny



KARTHALA - PUCAC

En apparence, rien ne destinait Éric de Rosny (1930-2012) à cette vie d'exploration passionnée « aux frontières », si ce n'est cette insatiable curiosité associée à l'impératif absolu d'amour et de respect de l'Autre. Né au sein d'une famille de vieille noblesse française, il intègre dès ses 19 ans la Compagnie de Jésus. Celle-ci l'enverra en Afrique, essentiellement au Cameroun, où il exercera plusieurs responsabilités.

Dès son arrivée à Douala, en 1957, le jeune enseignant est vite intrigué. Ses élèves font fréquemment allusion à la « sorcellerie ». En visiteur, curieux mais respectueux, il rencontre, lie amitié, assiste à des cérémonies. Il s'initie à la langue, observe, questionne. Sur les pas de Din, un *nganga* (guérisseur) qui lui « ouvre les yeux », il est initié aux mystères du monde invisible et aux rites de guérison traditionnels. Il est intégré à la société des vieux « sages patriarches » de Douala, les *Beyum ba bato*. Plus tard, sa recherche s'étendra au phénomène d'émergence de nouveaux mouvements religieux, ainsi qu'à la sensibilisation des tribunaux pour une nouvelle approche de la sorcellerie.

Par le récit de cette initiation et la description vivante de la vie quotidienne doulaïse, Éric de Rosny s'engage dans une nouvelle échappée, au sein du monde scientifique. En 1981, il connaît un grand succès par la publication du livre *Les yeux de ma chèvre : sur les pas des maîtres de la nuit* (Terres humaines). Près d'une dizaine d'autres livres et une centaine de contributions suivront. Son regard sur la société de Douala révèle la richesse culturelle de ce peuple : chacun, pour vivre et survivre, est confronté aux contraintes du monde moderne appréhendées avec la perception traditionnelle des forces occultes.

Le présent ouvrage réunit les contributions de chercheurs d'horizons divers, camerounais, français, italiens, néerlandais, suisses, ayant pour la plupart collaboré de près avec Éric de Rosny. Ils éclairent la richesse et la singularité de ses analyses. Ils montrent aussi comment ce chercheur toujours en éveil a été pour eux une source d'inspiration, par les informations fournies et, plus encore, par sa méthode de recherche et la qualité de son regard. Ainsi se donne à découvrir un sage humaniste habité par la passion de la rencontre.

Gilles Séraphin est sociologue et directeur de l'Observatoire national de l'enfance en danger (ONED, France). Il est également fondateur et rédacteur en chef de la revue scientifique Recherches Familiales.

Ont également contribué à cet ouvrage : Jean-François Bayart, Roberto Beneduce, Andrea Ceriana Mayneri, Yvan Droz, Sandra Fancello, Jacques Fédry, Peter Geschiere, Alain Henry, Emmanuel Kamdem, Matthieu Lavoyer, Berthe Lolo, André Mary, Edmond Mballa Elanga, Patrice Mbaya, Marie-Thérèse Mengue, Jean-Daniel Morerod, Fadimatou Mounsade Kpoundia, Henri Rodrigue Njengoué Ngamaleu, Thomas Théophile Nug Bissohong, Anne-Nelly Perret-Clermont, Henri Tedongmo Teko.

ISBN : 978-2-8111-1576-0

Cet ouvrage a été publié avec le concours
de l'Agence française de développement

KARTHALA sur internet:
www.karthala.com
(paiement sécurisé)

Couverture : Un patient recouvert d'argile d'une guérisseuse camerounaise (photographie de Roberto Beneduce).

© Éditions Karthala et PUCAC, 2016
ISBN : 978-2-8111-1576-0

Gilles Séraphin (dir.)

Religion, guérison et forces occultes en Afrique

Le regard du jésuite Éric de Rosny

**Presses de l'UCAC
B.P. 11628
Yaoundé**

**Éditions Karthala
22-24, bd Arago
75013 Paris**

Remerciements

La publication de cet ouvrage n'aurait pas été possible sans le soutien *logistique* de l'association « Les amis d'Éric de Rosny » (AAEdR), de l'Université catholique de l'Afrique centrale (UCAC), des Presses de l'UCAC (PUCAC) et de l'Agence française pour le développement (AFD) ni sans le soutien *financier* du Centre international de recherche et de documentation sur les traditions et langues africaines (CERDOTOLA) et de l'Agence française pour le développement (AFD).

En outre, sur le plan éditorial et scientifique, nous avons bénéficié du soutien de Roberto Beneduce, Yvan Droz, Fred Eboko, Sandra Fancello, Jacques Fédry, Peter Geschiere, Alain Henry, Emmanuel Kamdem, Estelle Kouokam, Dihn Mandengue, André Mary, Jean-Daniel Morerod, Cyril de Nanteuil, Thomas Théophile Nug Bissohong, Hervé Maupeu, Henri Tedongmo Teko.

Enfin, bien évidemment, notre reconnaissance s'adresse en premier lieu à l'ensemble des auteurs.

Que toutes ces institutions et personnes soient par ces quelques lignes remerciées.

PRÉFACE

Témoignage d'un *nganga*

Ekwalla MALOBE

Les responsables de l'édition de cet ouvrage rendant hommage au père Éric de Rosny me demandent de rédiger une préface, en tant que représentant du milieu des *nganga*. Il est vrai que j'ai eu la chance depuis mon adolescence de fréquenter le père Éric, et de travailler avec lui pendant une trentaine d'années. À ce titre, je puis témoigner de la manière dont le milieu des *nganga* douala a vu cet étranger s'intéresser à leurs coutumes, comment ils sont passés à son égard du soupçon à l'estime, et comment il a été proposé pour être membre de l'assemblée des *Beyum ba bato*, ou « Hommes souche », conseil des « patriarches » du pays douala, participant notamment à l'organisation de la grande fête annuelle du *ngondo*.

De souche douala, du village côtier de Bomono à une dizaine de kilomètres de Douala, fils d'un père exerçant la profession de tradipraticien et d'une mère tradipraticienne (ils ont exercé à Yaoundé et à Bomono Bambengue), je me suis intéressé dès mon enfance aux plantes médicinales. Le pasteur Noé Kingué Kwa, qui avait épousé la sœur de ma mère, était le dernier membre du groupe des pasteurs protestants fondateurs du *Male ma makom* (« Alliance des amis ») qui avait entrepris depuis les années 1930 de recueillir les plantes médicinales et leurs usages. Il m'a pris sous sa protection quand il a vu que je m'intéressais aux plantes, et je suis devenu son fils spirituel. Il m'avait demandé de noter sur un cahier toutes mes recherches sur les plantes. Et c'est chez lui que, autour de mes 20 ans, j'ai rencontré vers 1984 le père Éric qui venait voir le pasteur Kingué. Le père m'a encouragé à continuer mes recherches sur les plantes, et nous sommes allés ensuite, à plusieurs reprises, en forêt : il me donnait le nom des plantes dont il avait entendu parler et dont il voulait recueillir un spécimen, je les lui montrais, il les prenait et les mettait dans son sac, en inscrivant leur nom douala. Tel a été le commencement de notre collaboration, qui s'est poursuivie jusqu'à sa mort. Nous avons particulièrement travaillé ensemble sur la publication du tome 2 de l'ouvrage *Male ma makom*, ainsi que du livret illustré, pour un large public, *Ces plantes qui soignent* (Douala, Éditions du Centre spirituel de rencontre, 130 p., 2003).

Comment le milieu des *nganga*, et plus largement le milieu traditionnel douala, a-t-il perçu au départ la présence et la recherche du père Éric ?

Je dirais : avec beaucoup de méfiance. « Voilà encore un Blanc qui revient voler nos plantes ! ». Les villageois reprochaient aux premiers missionnaires protestants d'avoir arraché de leurs demeures certaines plantes protectrices comme n'ayant plus leur justification pour des chrétiens, alors qu'on les soupçonnait d'emporter ces plantes et de les garder pour eux. Les recherches du père Éric pouvaient donc réveiller de mauvais souvenirs.

Lors de ses premières recherches à Bonendalé, village d'origine de Caïn Dibunje Toukourou, père adoptif du père Éric, à côté du quartier de Bonaberi dans le canton Belebele, on dit que l'un des *nganga* aurait promis à Éric de lui transmettre son pouvoir de guérisseur à condition qu'Éric de Rosny lui livre « un animal sans poil » (un être humain). Le père ayant signifié son refus de remplir une telle condition, le guérisseur serait mort quelque temps après. Ces événements, racontés avec plus de détails dans *Les yeux de ma chèvre*, disent le climat de méfiance et de soupçon qui entouraient les recherches de tout étranger cherchant à entrer dans la vie des villages. Mais aujourd'hui, les gens ont vu qu'Éric de Rosny a fait connaître et comprendre l'art de guérir des Douala et ils apprécient ce qu'il a fait. Il a rendu sa dignité à notre médecine traditionnelle, jadis mal considérée. Par ses conférences et les médias, il a expliqué la différence radicale entre le *sorcier* (en douala : *ewusu*) qui est un féticheur, un malfaiteur, un lanceur de sorts, un vampire, un mangeur de chair humaine, et son adversaire le *nganga* (*ngàngá*) qui est un thérapeute traditionnel, ou tradipraticien, doté d'une connaissance en plantes médicinales (*mota bwanga* : « l'homme des médicaments »), mais aussi d'un pouvoir mystique : il guérit et protège contre le mal. Grâce au père Éric de Rosny, la médecine traditionnelle a pris une nouvelle vie, vu les interdictions de sa pratique dans nos hôpitaux. Grâce aux explications qu'il a données dans ses conférences et par les médias, certains tradipraticiens ont pu entrer dans les hôpitaux, et même parfois collaborer avec des médecins, en particulier pour soigner les personnes souffrant de maladies mentales ou d'épilepsie.

L'entrée du père Éric de Rosny dans la confrérie des *Beyoum ba bato*, « Hommes souches », est le fruit de ses recherches sur les plantes. Rappelons que cette assemblée a été créée vers 1983, après la première visite du président Biya à Douala lors de son accession à la présidence. Les autorités coutumières du *Ngondo* avaient été déçues et frustrées de ne pouvoir prendre la parole devant le président. Et c'est à partir de là qu'ils décidèrent de créer vers 1983 cette assemblée de dignitaires ou notables représentant le peuple sawa (Douala et apparentés). Le père Éric avait beaucoup travaillé à la mise par écrit et à la publication du premier tome du *Male ma makom*, sur les plantes médicinales. Le pasteur Kingué Akwa ayant vu cela a proposé la candidature du père Éric, pour le remercier de ce travail en faveur de la culture douala et l'encourager à continuer. Ce qui fut fait autour de l'année 1984, donc dès les premières années de la création de cette assemblée des patriarches du pays douala. Cette reconnaissance du pays douala était l'une de ses plus grandes fiertés.

INTRODUCTION

Éric de Rosny : le regard situant

Gilles SÉRAPHIN

Un parcours singulier

« Les yeux de ma chèvre »... Le titre intrigue, attire l'attention, attise la curiosité. Le sous-titre ne paraît pas plus explicite, mais sonne comme une promesse d'aventure et de découverte : « Sur les pas des maîtres de la nuit ». Dès lors, en 1981, à sa sortie, l'ouvrage rencontra un grand succès. Des interviews dans des magazines connus ou des émissions de télévision à succès lancèrent sur le devant de la scène ce prêtre jésuite, probablement de « bonne famille » (« de Rosny » est en soi un nom de roman historique !), qui est parti à la conquête d'un monde de guérisseurs traditionnels, voire de sorciers (*Paris Match* n'a-t-il pas titré « Un jésuite chez les sorciers » ?).

Au-delà du succès éditorial, le monde scientifique a également regardé de près les travaux de ce prêtre. Certes, les chercheurs, surtout français, sont *a priori* réticents à considérer sur le plan scientifique les travaux des religieux. Toutefois, Éric de Rosny était prêtre, mais aussi jésuite ; or, depuis Ricci, on sait ce que l'on doit à la Compagnie en matière de travaux anthropologiques. *L'a priori* s'en est retrouvé amoindri...

Durant le demi-siècle passé au Cameroun¹, Éric de Rosny a su développer un regard et une connaissance qui le firent reconnaître comme un « sage » et un « honnête homme », tant dans la communauté douala, dans la communauté chrétienne, que dans la communauté scientifique internationale. Il a publié de nombreux ouvrages et articles. La liste complète est établie sous la responsabilité de l'Université de Neuchâtel [<http://www2.unine.ch/ipe/rosny>].

1. Éric de Rosny partit exercer son métier d'enseignant au Cameroun, au collège Libermann de Douala, à la fin des années 1950. Hormis quelques séjours dans d'autres contrées africaines, notamment en Côte d'Ivoire, il y resta quasiment jusqu'à sa mort, qui survint en mars 2012, lors d'un séjour de convalescence à Lyon.

Un colloque en hommage

Suite à son décès, sous l'égide de l'association « Les amis d'Éric de Rosny », avec le soutien de plusieurs partenaires², nous avons organisé en décembre 2014 un colloque pour lui rendre hommage, en l'Université catholique d'Afrique centrale à Yaoundé. Ce colloque s'est attaché à éclairer la singularité de sa recherche et, dans ce sillage, à développer ses apports dans le champ de la connaissance.

Dans l'appel à contribution, nous avons précisé que chaque communication proposée pouvait aborder l'un des deux axes suivants : les thèmes de la recherche et de la connaissance développés par Éric de Rosny ; et la nature de son regard, « porteur » de ces connaissances.

Un premier axe portait sur les objets de sa recherche. Éric de Rosny a fortement développé ce qu'on appelle dans le jargon scientifique, « l'interdisciplinarité » : il a toujours concilié et articulé diverses méthodes pour mieux appréhender l'objet de ses recherches. De surcroît, dans chaque étude, il a approfondi l'analyse et croisé ses domaines de connaissances, afin de mieux comprendre tout à la fois la complexité et la singularité de l'objet observé. Ainsi, il a tout d'abord mené de nombreuses recherches ethnographiques et anthropologiques sur le « monde de la nuit » à Douala. Ce sont ces premières recherches qui le firent connaître à l'échelle internationale. Puis, il a croisé ces connaissances initiales à d'autres, complémentaires, sur la pharmacopée (et plus largement sur la médecine traditionnelle), les différentes dimensions du droit, les aspirations sociales de jeunes, l'évolution des divers mouvements religieux présents au Cameroun... De façon transversale, l'ensemble de sa recherche était mu par un souci permanent de l'Autre : dans une société donnée, douala ou camerounaise tout particulièrement, il était constamment attentif à tout ce qui pouvait s'interpréter comme des signes de « dérèglement » de l'individu ; parallèlement, il approfondissait les éléments qui pouvaient participer à la reconstruction de cet individu, dans son propre environnement global, selon ses propres références (culturelles, spirituelles, religieuses, anthropologiques, philosophiques, etc.). En bref, son travail s'inscrivait dans la perspective – et l'espérance – d'un meilleur équilibre de l'individu dans son environnement.

Un second axe portait sur la nature du regard d'Éric de Rosny. En effet, son apport dans le champ de la recherche est beaucoup plus vaste que les thèmes abordés et analysés. C'est la nature même de son regard, la façon selon laquelle il abordait un objet de recherche, le point de vue qu'il développait, son positionnement comme observateur devenant lui-même objet de recherche et d'analyse critique, qui font d'Éric de Rosny un véritable

2. L'Agence française pour le développement (AFD), l'Université catholique d'Afrique centrale (UCAC) et le Centre international de recherche et de documentation sur les traditions et langues africaines (CERDOTOLA).

scientifique. Son sens critique s'exerçait aussi à son propre égard. Éric de Rosny a sans cesse interrogé et critiqué ses propres sens (notamment la vue), ses références (religieuses, culturelles, intellectuelles...) et ses analyses (par un retour critique sur ce qu'il avait déjà écrit).

« Le regard situant »

Éric de Rosny a ainsi développé un certain type de regard, ce que j'appellerai un « regard situant »³ : quels que soient ses « terrains » de recherche, il a sans cesse été à la fois un observateur distant, éloigné, « hors sol », et un acteur qui essayait non seulement de comprendre, mais aussi de ressentir le vécu des personnes observées, voire qui agissait dans ce système.

En effet, la mobilité, lorsque le chercheur s'imprègne d'une autre société, est source de regard réflexif. Regarder autrui, le comprendre, partager ses perceptions, permet également un retour sur soi. L'observateur devient objet de son propre regard et d'analyse. Un « terrain » *a priori* culturellement très éloigné permet d'attiser cette acuité d'analyse sur son propre regard et d'élaborer une méthode. La mobilité ne fait pas tout, pourtant ; elle est un point de départ, un déclencheur, un amplificateur.

Le regard est ainsi qualifié de « situant ». La situation que l'on considère ici est double : c'est un état dans lequel on se trouve en tant que sujet qui est au cœur d'une situation (temporelle et spatiale) et l'espace mental dans lequel l'on se positionne pour observer, de l'extérieur, cette situation. Ainsi, le regard situe aussi bien le sujet qui regarde que l'objet qui est regardé. C'est cette action de regarder, une action qui prend la forme d'un échange d'ailleurs quand ce regard est « capté » et renvoyé, qui construit l'intensité et la qualité du regard.

La publication d'un ouvrage en hommage

Ce colloque a ainsi été l'occasion de mieux comprendre la réflexion menée par Éric de Rosny et de la prolonger. À la fin du colloque, plusieurs participants ont évoqué la possibilité de publier un ouvrage. L'idée n'était pas de publier les actes de toutes les communications, mais de publier un

3. J'ai développé ce concept dans mon mémoire de HDR : « Le regard situant », présenté en 2012. Je me permets ainsi de reprendre certaines parties de ce mémoire pour exposer ce principe du « regard situant », celui qu'a, me semble-t-il, élaboré Éric de Rosny. Dans le passage qui suit, je remplace les « je » par Éric de Rosny, tant ce qui est dit correspond à la position de cet ami et maître qui m'a tant inspiré.

ouvrage reprenant une sélection de textes réécrits pour une version éditée. Un comité éditorial s'est constitué, et tous les textes reçus furent évalués selon le processus habituel dans une édition scientifique.

Nous présentons dès lors dans cet ouvrage les textes sélectionnés. L'ouvrage est structuré en trois parties, reprenant trois types de contributions.

Une première partie, intitulée « Le chemin d'Éric de Rosny », présente des textes de chercheurs qui analysent le parcours de recherche d'Éric de Rosny (Thomas Théophile Nug Bissohong, Jacques Fédry et André Mary), extrêmement cohérent tant les références sont restées stables. Ce parcours, méthodique et structuré, alors qu'il se positionnait sans cesse « aux frontières », a été sans cesse guidé par les principes de la Compagnie de Jésus⁴.

Cette partie est également éclairée par deux témoignages portant sur des aspects de la vie d'Éric de Rosny : la constitution et l'animation du Groupe de recherche sur la sorcellerie (Patrice Mbaya) et le parcours académique d'Éric de Rosny (Anne-Nelly Perret-Clermont).

Dans la seconde, intitulée « À la croisée des recherches d'Éric de Rosny », sont présentés des textes de chercheurs qui témoignent de leur cheminement de leur propre recherche, aux côtés d'Éric de Rosny qui les a inspirés dans leur pratique (Jean-François Bayart, Peter Geschiere et Alain Henry). Ces divers chercheurs, qui pendant des décennies ont suivi de près Éric de Rosny, le reconnaissent comme source d'inspiration dans leur pratique de recherche, quelle que soit la discipline mobilisée : sciences politiques, anthropologie, sociologie...

Dans la troisième, intitulée « Sur les chemins d'Éric de Rosny », nous présentons les textes de chercheurs qui témoignent de leur cheminement de leur propre recherche, inspirées notamment par Éric de Rosny, qu'ils ont parfois côtoyé de près, qui a été une source d'enseignements. Ainsi Yvan Droz, Edmond Mballa Elanga, Berthe Lolo et Henri Rodrigue Njengoué Ngamaleu reviennent sur le terrain du « religieux » ; Sandra Fancello, Andrea Ceriana Mayneri, Marie Thérèse Mengue, et Fadimatou Mounsadé sur celui de la santé ; Emmanuel Kamdem et Henri Teko Tedongmo sur celui de la gestion ; Matthieu Lavoyer et Jean-Daniel Morerod développent une étude comparative entre la sorcellerie camerounaise de la seconde moitié du xx^e siècle et la sorcellerie européenne des xv^e et xvi^e siècles.

Éric de Rosny a ainsi été une source d'inspiration, en fournissant à la recherche tant en matière (des connaissances) qu'une méthode, une attitude, une posture, un regard. Au-delà de la recherche, cette posture était celle d'un sage humaniste, sans cesse aux frontières, sur le fil, à la découverte d'Autrui. Par sa curiosité, son intérêt, sa considération, son respect, son échange permanent, sans doute vivait-il pleinement ce qui était pour lui un exercice de l'esprit – l'âme et l'intellect : le chemin des Évangiles.

4. Sur ce sujet, voir également (Rosny, 2007) et la proposition que je lui fais et qu'il reprend de s'identifier selon trois familles : la famille d'origine, la famille douala, la famille de la Compagnie.

Références

- ROSNY Éric de, 1981, *Les yeux de ma chèvre. Sur les pas des maîtres de la nuit*, Paris, Plon (coll. Terres Humaines).
- 2007, *Quand l'œil écoute* (entretien mené par Gilles Séraphin), Revue *Vie chrétienne*, Paris, numéro hors série, n° 531.

PREMIÈRE PARTIE

LE CHEMIN D'ÉRIC DE ROSNY

1

L'écriture du moi chez Éric de Rosny

Une mise en résonance continue d'un appel à aller au loin

Thomas Théophile NUG BISSOHONG

Éric de Rosny a-t-il mené ses recherches dans « l'arrière-monde » africain et en a-t-il rendu compte dans ses écrits en tant que jésuite ou en tant que socio-anthropologue de la maladie et de la santé ? En scrutant des aspects littéraires de l'œuvre essentiellement autobiographique de cet auteur crédité d'une production diverse, laquelle a par ailleurs fait l'objet d'une réception critique remarquable, il apparaît qu'il y a une profonde unité organique entre la vie missionnaire de l'homme sur le continent africain et l'immersion qui y a été la sienne dans le monde scientifique et social. Cette unité de son moi se construit et s'exprime autour de scènes-clés qui constituent la matière constante de l'ensemble des textes. Se situant dans l'horizon d'une lumière qui donne sens et goût à sa vie, la mise en écriture de cette vie dévoile progressivement et constamment la conscience d'une singularité qui ouvre à la responsabilité envers les autres, dans le respect de leur tempérament culturel. Mieux, on découvre un homme qui, grâce à une spiritualité adaptée à l'exigence d'ouverture de la mondialisation d'aujourd'hui, se situe essentiellement au niveau des « frontières », de manière à être lui-même une passerelle entre les hommes et les cultures.

Comme écrivain, Éric de Rosny a produit une littérature qui couvre 41 années de sa vie, sur les 81 qu'il aura passées sur terre. Elle s'étale de 1970 à 2011 et s'exprime à travers des genres divers : récits, essais, articles scientifiques, fascicules, interviews, etc. L'ensemble de ses œuvres témoigne essentiellement de son aventure missionnaire en Afrique où il a vécu durant une cinquantaine d'années, dont plusieurs au Cameroun aux côtés des *nganga* ou guérisseurs traditionnels, avant son décès survenu en 2012 dans sa France natale.

Tout indique cependant que, réciproquement, le fait de mettre régulièrement par écrit les péripéties et des échos intérieurs de son aventure africaine a éminemment favorisé, chez le jésuite, un dévoilement progressif de soi. Il reconnaît d'ailleurs lui-même avoir été aidé en cela aussi bien

par ses proches, ses éditeurs que ses lecteurs. À propos précisément de son tout premier livre paru en 1974, l'auteur de *Ndimsi : ceux qui soignent dans la nuit* confie : « Il se voulait objectif, et je me livrais moi-même avec parcimonie » (Rosny, 1996 : 10). Sur le conseil de l'éditeur du second, *Les Yeux de ma chèvre*, l'homme écrit :

« Il devint clair que je devais me dévoiler en décrivant les nganga, si je voulais les rendre aussi présents que je les voyais. Je compris, grâce à l'impitoyable éclairage de l'écriture, que mon expérience à leur contact faisait corps avec celle de ma vie religieuse, et qu'il était nécessaire de faire apparaître cette unité [...] » (Rosny, 1996 : 10-11).

Le choix esthétique d'une présence personnelle expressive va, dès lors, marquer le reste de la littérature du prêtre-jésuite. Il a sans doute, ce choix, contribué à articuler harmonieusement sa vocation missionnaire sur notre continent et une traduction scripturaire qui s'affiche comme un récit de vie justiciable, en lui-même, d'une analyse morpho-narratologique et thématique. À telle enseigne que l'ensemble de ce qui nous est donné de lire par celui qui, vers la fin de son parcours terrestre, a publié *Le pays sawa, ma passion*, peut se structurer en un schéma logique et cohérent¹. Des scènes-clés, rendues à travers un discours à la fois singulatif, itératif, répétitif ou réflexif, en constituent l'armature. Elles se manifestent progressivement. D'abord au travers d'une expérience mystique fondatrice vécue par Éric de Rosny en France, laquelle expérience le dispose ensuite à être sensible, dès son arrivée au Cameroun, à un spectacle insolite qui détermine son intérêt pour les phénomènes paranormaux déstabilisant des personnes et des familles en Afrique. On débouche alors, en signe de réponse donnée aux « angoisses physiques et métaphysiques » que le jésuite perçoit, sur une « hospitalité spirituelle » ; s'y exprime la compétence acquise de l'exercice d'un double regard intérieur, *sawa* et ignatien, le privilège étant naturellement donné au second, sans mépris pour autant à l'égard du premier.

L'étrange désir de partir du pays natal

C'est bien avec *Les yeux de ma chèvre*, récit publié en 1981, que de Rosny a commencé à se faire un nom dans le monde littéraire. L'intérêt et la curiosité que l'œuvre a suscités tenaient alors au caractère plutôt insolite du contenu de cette dernière : le prêtre catholique français, arrivé et établi dans la ville camerounaise de Douala 24 ans plus tôt, racontait à

1. Je m'inspire ici du schéma proposé par Paul Larivaille dans *L'analyse (morpho) logique du récit* (1974), et qui est devenu classique. On y distingue, successivement : une situation initiale, l'élément perturbateur, les péripéties de l'action, le dénouement et la situation finale.

grand renfort de détails son expérience d'initiation à un rite traditionnel local, celui de « l'ouverture des yeux » auprès de Din, son « maître de la nuit ». Par rapport au temps de narration de l'histoire racontée, apparaît, comme première source explicative de la démarche de cette immersion dans un univers culturel différent du sien, une scène, qu'il lui sera « impossible d'oublier », selon les termes mêmes de l'auteur (Rosny, 1996a: 24). Elle se déroule à la frontière algéro-marocaine et date de 1956, à l'époque où, en service militaire, il avait, avec d'autres jeunes de son pays, opéré comme fusilier marin devant maintenir l'ordre colonial. Le zoom est fait sur un prisonnier berbère blessé et gardé avec eux, pour le protéger d'interrogatoires qui auraient pu le faire arrêter et tuer :

« Il ne parlait pas le français, nous ne parlions pas l'arabe. Nous le regardions : noble, impassible, tête rasée et pied plâtré, couvert de sa djellaba blanche. Il nous rendait notre regard. Cet homme inaccessible, qui disparut bientôt, resta tout le temps de son séjour parmi nous à une distance insupportable que je m'engageai intérieurement à franchir. Je fus dorénavant obsédé par le besoin d'une "vraie" rencontre » (Rosny, 1996a: 24-25).

L'horizon ultime de l'obsession dont il est question ainsi que les circonstances de sa naissance sont indiqués un peu plus loin. Rendant en effet compte de la délibération intérieure qui aura présidé à sa décision de retourner au Cameroun en 1970 après qu'il a passé contre son gré une année en France, en raison d'une expulsion politique momentanée, Éric de Rosny mentionne, sans trop s'y attarder et pour la première fois, un « étrange désir de partir au loin » qui remonte à son enfance. L'allusion qui est parfois faite à ce désir dans les écrits ultérieurs y est plutôt discrète, jusqu'à ce que, animant le mouvement d'une « relecture sereine » de son parcours, on en retrouve une ample description dans ce texte publié quelques années avant sa mort :

« Lors de la fête de la Pentecôte 1941, [à l'âge de 11ans], j'ai reçu le sacrement de confirmation des mains de l'évêque avec mes camarades de classe. Rentré à la maison, juste après la cérémonie, une immense paix, que j'apprendrai plus tard à considérer comme une consolation spirituelle, m'envahit totalement et je décidai rien de moins que d'être un jour missionnaire [...]. Prenaient forme ainsi à la fois la fidélité à ma famille chrétienne et cet appel à aller au loin, le plus loin possible – un sentiment plus déterminant qu'un simple désir d'émancipation » (Rosny, 2007: 10).

La distance de 71 ans qui sépare ici le temps de l'écriture de celui de l'événement narré permet un recul suffisant. Il autorise une confirmation de l'expérience personnelle alors vécue comme ayant été gratifiante, fondatrice et décisive. Le bénéficiaire aura initialement voulu en déployer le potentiel en Chine. Mais c'est plutôt en Afrique, au Cameroun notamment, que la congrégation religieuse des jésuites, au sein de laquelle il a

choisi de répondre à la vocation sentie, que le contenu de celle-ci va se préciser continuellement.

L'énigme d'un phénomène paranormal africain

Tout commence dans un établissement secondaire de Douala en 1957, le collège Libermann. Dans le cadre de sa formation religieuse, de Rosny, âgé de 27 ans, y a la mission d'enseigner le français, l'anglais, de faire la catéchèse à de jeunes élèves et de les encadrer. Survient alors un événement qui, à ses yeux, ainsi qu'à ceux de ses compagnons étrangers et membres de l'équipe des tout premiers jésuites arrivant dans le pays, est insolite et énigmatique. La description qu'il en fait exprime cela sans ambiguïté :

« Un garçon nommé Bona est brusquement pris, au dortoir, de tremblements convulsifs qui font croire à une crise d'épilepsie. Il est secoué de spasmes violents et réguliers que nous n'arrivons pas à maîtriser. Les bras tendus, il crie : Madiba, madiba, aussitôt traduit par un témoin à notre attention : "De l'eau, de l'eau." Aspergé d'eau, il finit par se calmer. Ses camarades expliquent : "Ce n'est pas une crise ordinaire. C'est le jengu, le génie de l'eau. Le jengu ne veut pas que Bona reste au collège." De fait, Bona ne réussira pas, malgré mes efforts, à suivre les cours » (Rosny, 1996a : 28).

L'issue de l'histoire tisse ainsi comme un nœud dans le parcours du jeune missionnaire. L'écrivain qu'il est par la suite devenu est assez souvent revenu sur l'ensemble de la scène vécue, pour en souligner le retentissement intérieur et la portée dans son itinéraire personnel.

Prenant en effet conscience, sur le plan culturel, de la « distance de maître à élèves », il s'est décidé à s'installer en 1970 dans un quartier de la ville, Deïdo, pour y apprendre la langue douala, faisant de cette démarche une porte d'entrée dans la compréhension de l'arrière-monde qui lui échappait. Resté dans sa mémoire, l'épisode de Bona n'a pas manqué d'inspirer, avec le temps, des réflexions systématiques relatives à sa dimension paranormale. Un livre tel que *L'Afrique des guérisons* (1992) s'en fait l'écho, tout autant que des articles aux titres révélateurs comme « Hystérie et phénomènes de transe » (2008) puis « Trances au lycée, en Afrique Centrale » (2011). Avisé une quarantaine d'années après de la survenue, dans un grand nombre d'établissements scolaires privés et publics du Cameroun, de phénomènes qui lui rappellent celui qu'il a vécu jadis au collège Libermann, la description comparative que de Rosny se donne la peine de faire indiquer, pour l'essentiel, ce qui suit :

« À la différence de la première expérience citée, ces trances sont collectives, à la mesure d'une classe et le seul fait des filles, mais elles sont

semblables dans leurs manifestations : tremblement régulier et violent, perte de conscience, [...] brièveté de l'épisode. Aucun rapport ne signale des trances où seraient mêlés des garçons » (Rosny, 2011a).

Au niveau de l'interprétation, on peut observer qu'il s'est opéré en l'auteur de ces lignes comme une grande mutation. Tout indique que l'expérience d'un enracinement local l'a conduit à une appropriation graduelle, intégrée et actualisée de la lecture anthropologique que ses élèves d'antan avaient faite de ce qui était arrivé malencontreusement à leur camarade de classe. À telle enseigne que, finalement, pour lui et parallèlement aux diverses réponses médicales et religieuses ambiantes, le contexte sociopolitique est aussi à prendre en compte. Hier, comme aujourd'hui, il serait même à la source du malaise, et ce qui continue à se donner à voir de manière spectaculaire dans les établissements scolaires n'en serait qu'une expression culturelle profonde :

« Les phénomènes de trances à l'école s'inspirent – sans que les élèves en aient probablement conscience – de la manière dont leurs ancêtres dénonçaient les injustices. Ils traduisent de façon significative la tension qui existe dans [le] pays entre une volonté certaine d'accéder au monde moderne que représentent ici les autorités et les enseignants et en même temps le recours à d'anciennes pratiques que représentent ces élèves qui entrent en transe. “Tu as beau monter plus haut, dit bien le proverbe, tes pieds reposent toujours sur les épaules de tes ancêtres” » (Rosny, 2011a).

Chemin faisant, le désir initial plus haut rappelé du jeune enfant catholique, « partir le plus loin possible », n'a pas pu se satisfaire d'une simple compréhension intellectuelle et globale d'un seul des aspects de la vie paranormale en Afrique. Cette vie s'est dévoilée à lui comme diversement problématique, et il s'est donc senti poussé à agir concrètement. Sa perspective aura été, surtout, de fournir une « hospitalité spirituelle » à ceux qui en avaient besoin et qui le fréquentaient.

L'activité s'est formellement déroulée pendant 22 ans, de 1990 à 2012, à Douala, à Yaoundé et ailleurs. Il est significatif de noter que c'est la période au cours de laquelle Éric de Rosny s'est montré le plus prolifique, avec la publication de 55 des 65 articles et de 8 des 11 livres qu'il a lui-même recensés. Ces écrits sont naturellement dans la continuité de la première et précédente période qui avait commencé en 1970 : ils témoignaient davantage de la découverte respectueuse et captivante, par l'auteur de *Ndimisi*, des réalités cachées de la terre chez les Douala et apparentés.

Les textes du début des années 1990 et des années suivantes laissent davantage émerger une personnalité du prêtre-jésuite acculée, pour ainsi dire, à se situer plus profondément, en elle-même déjà, par rapport à ce que nombre de ses confrères missionnaires européens et africains considéraient encore comme des balivernes ou des « histoires à dormir debout ». On voit, dans cette littérature du dévoilement décisif de soi, la description

d'une dynamique d'action et le déploiement d'une réflexion permanente qui l'accompagne. La cohérence de cette dynamique me semble reposer sur des piliers complémentaires. Ils ont été parallèlement mis en place, aussi bien dans la vie de l'auteur que dans ses textes.

Le face-à-face avec les angoisses mystiques des personnes

Il y a, en premier lieu, l'écoute respectueuse et accueillante du vécu des personnes qui en ont manifestement besoin. Un exercice de grande et totale disponibilité des sens que de Rosny a régulièrement pratiqué et très habilement valorisé à travers le choix du titre *Quand l'œil écoute*, qui est celui d'un livre de témoignage sous forme de dialogue, publié en 2007. On y retrouve un sommaire du contenu de ce qu'il se donne la peine d'entendre. Mais c'est certainement dans l'article *Un ministère chrétien de la voyance à Douala*, déjà paru en 2001, qu'Éric de Rosny consigne cela le mieux. Se laissent alors apprécier, sa volonté de donner aux autres son attention, son temps et sa présence, toutes choses qui le mènent au loin, dans le regard intérieur des aspects de la détresse humaine sur sa terre de mission :

« J'exerce mon ministère dans une petite salle [...]. J'y reçois ceux et celles qui viennent, individuellement ou en famille, me confier ce que le mot "angoisse" me paraît le mieux recouvrir [...]. Mes visiteurs peuvent se faire entendre de moi en français, en anglais et en douala [...]. "Nous sommes dépassés. C'est trop !" Deux personnes sur trois commencent ainsi. Cela veut dire que leur malheur dépasse les bornes du tolérable [...]. On se décharge sur moi de tous les problèmes de la vie : maladies, échecs aux examens, handicaps sexuels, chômage, conflits professionnels. Mais je n'y vois encore que l'enveloppe d'une inquiétude plus profonde, d'un noyau dur d'angoisse, qui se situe dans un domaine que mes hôtes appellent "mystique" » (Rosny, 2001 : 494-495).

Le mode de narration, ici, est volontairement itératif, le texte campant une même réalité qui s'est passée plusieurs fois au Cameroun, en Afrique et ailleurs. Le début et la fin du passage laissent déjà entrevoir un autre pilier de la performance narrative et qualifiante qu'accomplit Éric de Rosny : l'écouter qu'il s'est fait soumettre ensuite la matière à un discernement, et ce dernier se déroule sur deux paliers. Au niveau du premier, l'enjeu est de circonscrire le motif de l'angoisse, pour autant qu'il puisse être objectivé. À cet égard, et comme fruit de la relecture aussi bien des notes prises durant les entretiens que des confidences que les personnes mettaient par écrit, nous héritons d'une typologie phénoménologique du mal métaphysique ambiant :

« Par ordre de croissance, et en partant du plus bas de l'échelle, il y a d'abord des faits anormaux constatés à la maison, la répartition des rêves troublants, la conjonction d'un cauchemar et d'un drame. Au-dessus vient la conviction obscure d'être "bloqué" [...]. L'angoisse devient plus oppressante quand on se sait victime d'agressions mystiques, avec le dévoilement du coupable ; pire encore lorsqu'on est persuadé de figurer sur une "liste" déjà longue de personnes décédées mystérieusement : "La prochaine, c'est moi !" L'angoisse monte si la maison où l'on habite est hantée, si l'on sent l'emprise des sectes et (nous voici enfin presque au sommet de l'échelle) si on est possédé par Satan. Mais la plus haute cause de l'angoisse demeure l'épreuve de la solitude, aggravée par la pandémie du sida, avec la tentation du suicide » (Rosny, 2001 : 496- 497).

Au niveau du second palier du discernement, il était question de repérer, chez les personnes, leur propre mode culturel et dominant de représentation du mal qu'elles vivent et expriment. De la pratique de cet exercice a résulté ce qui suit :

« J'ai appris à distinguer trois grandes catégories de modèles auxquelles on se rapporte. Ce peut être, en effet, le modèle inculqué par la Tradition avec l'alternative sorcellerie ou ancêtres et le recours aux *nganga*. Ou encore, le modèle proposé par la Bible avec référence à Satan ou aux "mauvais esprits" et l'appel aux Églises. Enfin le modèle de la médecine officielle avec son éventail de maladies organiques et psychiques et le recours aux hôpitaux » (Rosny, 1996b : 219).

C'est illuminé ainsi par une telle intelligence de l'approche environnante du mal et de ses parades que le jésuite se positionne donc sur le champ de bataille, pour apaiser les angoisses de ses visiteurs, faisant ainsi de cette démarche un autre pilier de son engagement. S'il le juge indiqué, les personnes sont dirigées vers les soignants des hôpitaux et des cliniques. Le domaine d'action que le prêtre-*ngambi*² se réserve et dans lequel on le voit radicalement se déployer consonne avec les deux premiers modèles de représentation ci-dessus cités. Ils sont d'obédience spirituelle, avec une opérationnalité adaptée au tempérament de la personne qui est accueillie.

Tout indique en effet qu'avec la compétence du *ngambi*, voyant traditionnel, héritée de son « ouverture des yeux », Éric de Rosny est devenu apte à appréhender la profondeur des souffrances qui lui sont exprimées et à y compatir en connaissance de cause réelle ou supposée. C'est au moyen de « flashes » d'images qu'il reçoit, une expérience dont il essaye ainsi de rendre compte et de résumer le fruit :

2. de Rosny souligne bien, dans ses écrits, la distinction entre *le nganga* ou le soignant puis le *ngambi*, ce dernier désignant plutôt le devin ou voyant, une personne qui possède la « double vue » qui permet de diagnostiquer le mal que le *nganga* peut soigner (cf. *La Nuit les yeux ouverts*, op.cit., p.284).

« La vue furtive d'une scène à un moment de plus grande intensité quand, précise le prêtre-ngambi, je suis touché dans ma sensibilité au point de m'investir émotionnellement dans le drame qui m'est rapporté. Si ladite scène n'est que l'accompagnement visuel des événements racontés, elle m'aide à communier avec les personnes. Si elle n'a rien à voir avec le cas, elle m'interpelle et me presse d'explorer plus avant la vie et le réseau de relations de mon visiteur [...]. Ces flashes qui me viennent au moment opportun me rendent davantage présent à mes interlocuteurs. J'ai acquis une sensibilité quasi sensitive aux conflits de groupe, aux tensions secrètes ou voilées de mon entourage » (Rosny, 2007 : 33-34).

Il arrive alors que la logique de l'une ou l'autre des scènes regardées avec « les yeux de la chèvre », ainsi que le comportement du visiteur lui-même, convainquent Éric de Rosny d'orienter ce dernier vers un *nganga*, pour des soins appropriés dans la médecine africaine locale. Ses textes font mention de nombreuses personnes qui se sont senties mieux après des traitements suivis auprès de Din, Agnès Mbu, Sondo, Ngéa Maka Maka, Loé, Nkongo et autres guérisseurs traditionnels dont les noms et les activités traversent toute sa littérature. Le cas cité du Docteur Priso, médecin moderne de profession formé en France, est à cet égard emblématique. Il se trouve rapporté dans un article plusieurs fois publié. Les titre et sous-titre dudit article, à eux seuls, sont très significatifs de la pertinence de la réalité, plus globale, qui en constitue la matière : « Quand l'angoisse vous prend [...]. Le recours aux rites traditionnels en ville » (2004). Din a « ouvert les yeux » au prêtre catholique français ; ce dernier, plus tard, a cru devoir faire la même chose au profit du *nganga* camerounais Nkongo qui en avait besoin car soignant inefficacement, du fait de ne pas disposer de l'aptitude à « voir » au préalable les ressorts cachés des maladies ; étant donné qu'ici, « guérir une personne, c'est la situer à nouveau à sa place dans l'ordre cosmique et humain dont elle a été écartée par les maléfices d'autrui » (Rosny, 2011b).

Le partage écrit de la double expérience d'initiation, notamment dans *Les Yeux de ma chèvre* puis *La nuit, les yeux ouverts* témoigne incontestablement du crédit thérapeutique que l'auteur accorde à la Tradition. Il demeure cependant que pour lui, cette Tradition locale ne permet que de « calmer jusqu'à un certain point l'angoisse » et tend à enfermer les personnes dans la logique de l'accusation. On peut, à ses yeux, aller plus loin, au loin...

La résurgence ultime du regard ignatien

La perspective que le jésuite privilégie finalement est donc fort différente. Elle est liée à son héritage chrétien particulier, lequel lui vient beaucoup de son expérience des *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola. Enca-

drant sa formation et sa vie religieuses, ladite expérience aura également constitué pour lui non seulement un lieu d'initiation à la perception profonde des angoisses diverses, mais aussi d'engagement à les combattre d'une manière radicalement efficace. Il écrit en effet :

« On apprend [à visualiser l'Évangile], à “voir” dans le détail comment Jésus a su affronter la violence sous toutes ses formes jusqu'à ce que mort s'ensuive. Nous sommes invités à l'accompagner des yeux sur le terrain du combat et à nous associer à la lutte qu'il mène contre les forces du Mal. À nous d'appliquer ce que nous avons contemplé à notre vie de tous les jours » (Rosny, 1996b : 218).

Cette polarisation personnelle, progressive et engageante du regard vers Jésus, le « Grand Vainqueur des Ténèbres », Éric de Rosny la propose à nombre de ses visiteurs désemparés, en tenant compte du niveau de culture chrétienne de chacun. À cet égard, il est tout à fait intéressant de remarquer que c'est même en faisant cela en Afrique que le maître lui-même assimile, ici et davantage, les traits caractéristiques d'un instrument pédagogique alors acquis en Europe. Il en est ainsi, relativement à l'activité d'une personne en quête de Dieu et de soi-même, de l'usage d'une faculté humaine :

« Dans les *Exercices spirituels* Ignace de Loyola parle de “la vision par le regard de l'imagination” [...]. J'avoue que pendant des années, je ne l'ai guère pratiquée car nous, jésuites, sommes assez rationalistes. Mais j'ai redécouvert cette forme de prière, grâce à tous les gens qui viennent me trouver ; j'ai appris à libérer mon regard » (Guetny, 1996 : 42).

Comme déjà indiqué, les yeux compatissants d'Éric de Rosny sont ouverts sur des souffrances physiques non diagnostiquées à l'hôpital, une présence hostile et invisible que l'on pressent, le sentiment diffus de malaise ou de blocage généralisé, la maison hantée et bien d'autres phénomènes angoissants pour ses visiteurs. Les grandes lignes de son accompagnement en tant que prêtre sont exposées dans l'article « L'escalade le l'angoisse » (2005). L'ensemble de ses écrits témoigne, pour l'essentiel, d'un souci d'aider les personnes, notamment si elles se déclarent chrétiennes, à se prendre elles-mêmes en charge et à évoluer vers une « structuration » personnelle de leur foi. Avec elles, on peut remarquer que la transe, qui aura pourtant et pour ainsi dire initialement alerté le jésuite en 1957 sur le paranormal africain, ne constitue presque pas un sujet d'échanges. Elle occupe plutôt le champ réflexif de l'ignatien qu'il est d'abord et surtout, déplaçant sans cesse son regard des effets vers les causes profondes, structurelles, pour un face-à-face contre le mal à sa racine. L'une de ces causes profondes supposées, en Afrique subsaharienne francophone, est d'ordre sociopolitique. Elle est consécutive, selon lui, au désenchantement des populations qui continuent de voir s'assom-

brir les soleils des indépendances, malgré les somptueuses célébrations des cinquantenaires de leur avènement, ici et là :

« Avec l'échec de l'implantation du modèle d'État républicain et la persistance de la pauvreté dans les masses, l'apparition et la multiplication récentes de trances collectives de filles dans les établissements scolaires de plusieurs pays, au point de rendre le phénomène banal, [est aussi] l'explosion d'une colère longtemps contenue qui prend une forme traditionnelle [...] » (Rosny, 2011a).

Au cœur de son combat contre les angoisses des personnes en terre camerounaise, Éric de Rosny s'est remarquablement adonné à une démarche typiquement ignatienne, qui a éclairé son propre désir « d'aller le plus loin possible ». Il lui a fallu à un moment voir jusqu'à quelles frontières de la culture *sawa* il pouvait, lui, Français et prêtre catholique, parvenir. Devant se décider à accepter ou non d'ouvrir à son tour les yeux au *nganga* Nkongo qui le lui demande parce qu'il soigne jusque-là sans avoir eu à bénéficier du don de « la connaissance des forces de violence cachées » (Rosny, 1996 : 69), l'ancien élève de Din s'est en effet engagé dans un processus de discernement spirituel personnel. Après qu'il a demandé conseil à son entourage avisé, européen et africain, son ultime référence aura été, en la matière, une manière de procéder qui inspire depuis les siècles les disciples d'Ignace de Loyola. Cette description commentée en est fournie, à l'occasion :

« Quand nous devons prendre une décision dont l'enjeu et les conséquences ne nous apparaissent pas clairement, il s'agit de peser devant Dieu le pour et le contre, de mettre en balance les avantages et les inconvénients de l'une et de l'autre option, jusqu'à ce qu'un grand calme intérieur, dont nous connaissons l'origine spirituelle par expérience, vienne ratifier le choix. Cette méthode associe "peser" et "sentir", le bon sens et l'émotion, caractéristiques du tempérament spirituel de son promoteur qui n'entendait sacrifier ni raison ni foi... » (Rosny, 1996b : 77).

Comme Din l'a fait pour lui des décades auparavant, Éric de Rosny, confirmé en cela par son Supérieur religieux auquel il se réfère en dernier, fait un saut qualitatif en décidant à son tour d'ouvrir les yeux à Nkongo, pour « laisser une trace » d'inculturation inédite dans son pays d'accueil ; mais aussi pour donner l'occasion à un *nganga* authentique de soigner les malades avec plus de compétence et d'efficacité, au milieu d'un environnement où semblent prospérer des charlatans de divers ordres. La décision et sa mise en œuvre, tout comme la mise par écrit de tout ce qu'il a vécu avant, pendant et après cette péripétie, témoignent de bout en bout des aspects de la spiritualité ignatienne dont se nourrit le jésuite.

Outre le fait même de l'écoute déjà signalé, qui dénote de la prise en charge d'un phénomène paranormal dont Éric de Rosny croit qu'il n'est pas soustrait à l'œuvre régénératrice de Dieu, la réflexion sur le rêve a

débouché sur la production de textes éclairants comme « Les morts et les songes » (1991), « Le lieu des rêves, antichambre de la voyance ». On dispose même d'un long récit qui dit la façon avec laquelle il a patiemment accompagné l'un de ses visiteurs, Kameni, qui trouvait un lien entre ses rêves successifs et sa volonté antérieurement exprimée de faire un choix décisif : poursuivre une carrière d'avocat et se marier, ou être célibataire dans la vie religieuse. Le jésuite a véritablement considéré et intégré l'intuition du jeune bamiléké, à la lumière d'une manière de procéder inspirée par l'auteur des *Exercices spirituels* et valable pour celui qui veut mieux trouver ce qu'il désire :

« Au lieu de le mettre en garde contre la vanité des rêves, je lui ai conseillé plutôt d'en tirer parti et, pour ce faire, de les noter. Je m'y sentais encouragé par un conseil de saint Ignace qui invite à compter avec le sommeil : "Après m'être couché, au moment de m'endormir, penser, pendant le temps d'un *Ave Maria*, à l'heure à laquelle je dois me lever et pour faire quoi, en repassant l'exercice [de prière] que j'aurai à faire" » (Rosny, 1996b : 264).

À l'issue d'un cheminement de relecture guidée de ses rêves, Kameni parvient à se décider librement et paisiblement pour le mariage. Bien plus, s'enracinant davantage dans une vision de son univers onirique comme un champ de combat entre « Le Seigneur Jésus » et les forces du Mal, son expérience progressive des *Exercices spirituels* lui permet d'établir une unité dynamique entre les événements de sa vie ordinaire et l'activité onirique dont il est le sujet, cette dernière inspirant ceux-là et vice-versa. Nocturne et diurne, l'usage, régulier, patient et lucide de sa mémoire, de son intelligence et de sa volonté, fait naître puis structure en lui une personnalité qui se sent armée contre les effets pervers d'une violence occulte et apte à libérer ou à rassurer d'autres personnes angoissées par les cauchemars. Ceux-ci sont ainsi devenus, pour ses yeux intérieurs, le lieu de révélation de missions socioreligieuses à accomplir. On peut notamment citer une des scènes oniriques interprétées dans ce sens-là :

Événements vécus dans les rêves	Interprétation
1) dans mon sommeil, je sens une présence maléfique dans la chambre [...]. J'ai fait un rêve dans lequel j'avais terriblement mal au ventre. Je me suis réveillé autour de 6h30, la main posée sur mon ventre [...].	1) J'ai [...] compris que le Seigneur m'invitait à prier pour les malades, plus particulièrement pour ceux qui ont mal au ventre [...]. (Rosny, 1996b : 226).

Ainsi donc, mises bout à bout, les scènes ou expériences fondamentales de sa vie qui sont rapportées par sa littérature dévoilent au fond, chez Éric de Rosny, une unité profonde entre son identité croyante et son iden-